ANATHEME 01

Été 2026 ● POÉSIE ● 0.00€

[...] "As we were. As we are no longer. As we will one day not be at all."

— Joan Didion, The Year of Magical Thinking

Licoeur ..... Pages 04 - 05

Lior Dune ..... Pages 06 - 13

Kraaiboy ..... Pages 14 - 23

Poèmes choisis • *Licoeur*

Sans titre

J'ouvre les paumes
Cire brûlante aux poignets
J'écarte les lèvres
La liqueur coule
Une croix me cisaille le dos
Du sang éclabousse
Ton pardon

_

Au fond de moi
Il y a ta main
Ton revolver
Qui a léché ma tempe
Qui a touché mon sein
Fleur au vent
J'entends ton rire
Brûler ma peau
Les draps en feu
Chantent ton prénom
Visage carbonisé et cœur charbon
L'odeur du soufre et du silence
Enserrent mes reins
À la manière
De ta lumière qui vacille
Petite flamme
S'éteint
M'étreint
T'éteint

L’hirondelle en feu

J'ai bousculé une sorcière dans le noir
Elle siffle
Montre les dents
Des oiseaux passent
Migrent au dessous du ciel morbide
Un éclair vilain traverse ses souvenirs
« Vous avez vu ces hirondelles,
Mon âme est siamoise à la leur
Quand j'étais enfant
Nous n'avions rien
Les hirondelles frôlaient le sol
Avant de mourir
Une fois mortes,
Ma mère leur ouvrait le thorax
Et me donnait leur cœur
À manger »
J’analyse, interdite, les rides illuminées de cette femme
Sa langue de velours caresse le poison en moi
Je lui réponds
« C'est une énigme »

Une fin

I

J'ai couru sans me retourner,
Pour échapper à l'odeur putride.

Quelques heures avant,

Tout le monde chuchotait à son voisin :
Quelque chose se tramait aujourd'hui.
Cela avait été annoncé aux nouvelles,
Mais personne ne savait vraiment
Où,
Quand,
À quelle seconde,
Cela commencerait.

Certains avaient décidé
De ne pas aller travailler.
D'autres quitteraient la ville.
Certains étaient prêts à abandonner
Leurs voisins,
Leurs maisons,
Leurs vies entières.

Certains criaient à la conspiration.
D'autres y croyaient dur comme fer.

Quelques heures avant,
Je les ai vus prier.

Quelques heures avant,
Il faisait beau —
Un été moite
À faire éclater les tempes.

Et je l'ai vu.

Dans la froideur du silence,
J'ai compris que mes yeux
Ne verraient plus rien de tel.
C'était comme dans un rêve.

J'ai couru
Sans me retourner.

II

Je suis seul,
Ici l'Homme ne règne plus.
Il n'y pas de terrasses
Ou de terre-pleins venant perturber l'équilibre
Et la délicatesse du paysage.
Il n'existe pas d'angles droits,
La terre est meuble.
Les plantes survivent à leur propre poison.

Les éclats

Dans un appartement haussmannien,
Hauts plafonds, cheminée de marbre.
Un parquet défoncé.
Dans les jours entre les lames,
Des éclats de verre
Prêts à vous lacérer les pieds.

Il y avait trois portes.

Celle qui menait
Vers un destin enviable.
Celle où je me replierais
Dans une nuit froide.
Celle où je perdrais tout.

Pour y accéder,
Il fallait traverser un salon,
Où flotte encore l'odeur âcre du tabac froid,
Celle d'un cendrier
Gorgé de vieilles amertumes.

Une table basse branlante,
Un canapé en skaï noir,
Des armatures de métal
Qui glacent le sang,
Des taches de plaisirs salaces.

Dans un coin, une table Ikea.
Dessus, des magazines d'aviation
Jaunis par les années,
Déjà feuilletés par des mains sales.
Ces mêmes mains
Qui enlèvent l'innocence.

Un écran de télévision
Projetait le noir
Sur nos vies.

Au mur,
Un triptyque représentant un Bouddha,
Aveuglé par la lumière du Nord,
Observait ce théâtre de désuétude.

Lui seul
Me montrait le chemin.

Silhouette

I

Ici, le rose du crépuscule tombe
Dans une mer d'huile, à peine troublée
Par des voiles blanches
Se jouant d'un ciel laiteux.

Quelques vagues, ici et là,
Jettent l'écume
Dans le vert émeraude
Des petits lacs formés
Entre les roches rongées par la mousse.

L'ivresse des cinq-à-sept
Se prolonge dans les regards curieux
De quelques badauds
Qui osent s'aventurer
Dans l'eau noire, soudain profonde,

Prête à vous absorber
Ou à vous rejeter au loin
Sur un rivage,
Vers la silhouette sombre
D'un archipel.

Après le virage,
Sous la rumeur de la ville
Mais avant celle de l'automne,
Dans le feu du crépuscule
Qui descend sur les îles,

Ces mêmes îles,
Autrefois montagnes.

Il y a cette anse convoitée,
Protégée des vents.
Une discrète bouée blanche
À laquelle s'arrimer.

Quelques cirrus d'avion
Déchirent le ciel qui déjà,
S'effondre
En une nuance infinie
De bouquets de roses.

II

Ici, lorsque la nuit
A dévoré la ville,
Ses cloaques viennent déverser
Les eaux usées
Lavant les rues putrides.

Emportant avec elles
Des milliers de rats affamés,
Aux poils humides.
Leurs petits cris témoignent
De leur propre surprise
À pouvoir nager

Dans l'eau devenue huile.

Cette même eau
Qui a exploré

Tant de recoins,
Tant d'orifices
Comblés par un déchet,
Ou deux.

Ici, la ville inflige
Sa morsure sanglante.
Blessure au goût
De chair salée.

Ce même sel
Qui ronge l'âme
Et les boyaux.

Bientôt, du bord de l'anse
Ou du virage
Surplombant la baie,
Les goélands
En feront leur festin.

On apercevra,
Dans la moiteur de l'aube,
Un grand filet de pêche
Ne retenant
Plus rien d'humain.

Dans une maison vide

C’est une maison vide
Au carrelage froid ;
Le souffle d’une âme esseulée.

Emprisonné dans les murs,
Le pouls du passé se mêle
À un sifflement lointain.

Par la fenêtre,
Le vert du grand cyprès
Se confond dans l’or du jour.

Un long couloir en marbre noir
Aux veines témoins du temps
Mène aux escaliers de gypse.

L’air devient tiède ;
Les souvenirs s’étiolent,
La lumière bleue décline entre les persiennes.

La naphtaline répand son odeur âcre
Depuis les armoires sans âge
Aux tiroirs remplis de fleurs séchées.

L’ordre du temps demeure,
Rien ne l’arrête – sinon l’ombre qui rôde
Et l’enferme dans le cadre du défunt.

Désormais, il repose à l’ombre du grand cyprès
Sur l’imposante commode en merisier
Voisin de la pendule :
L’homme devenu objet.

Souillée par la nature

L'herbe m'irrite la peau.
Insectes invisibles.
Les nuées de pollens,
Comme des flocons.
Derrière, le long du fleuve,
En filigrane,
Demi-errants,
Coupés en deux
Jusqu'à la taille.

Je perçois le haut
Parfois le bas
De leurs moitiés
Je lève les yeux,
Je réalise
Ils ne sont rien.
Juste des feuilles
Poussées par le vent,
Illusion
Juste un instant

—

Les yeux se ferment
Le trou béant
Dans la grande tour
Loin,
Derrière la voie ferrée

Même en plein jour,
L'obscurité

Des voix en sortent,
Elles me donnent chaud.
Une langue qui porte.
Il y a des routes,
Des directions
Qui mènent
Au même endroit
Dans l'ouverture,
Aération
Sous-sol et sueur,
Le souffle court,
Je distingue leurs ombres.
Un groupe de femmes
Au ralenti
Complotent.
Des gouttes me chatouille,
Le long du dos, sur les cuisses.
Ma main glisse
Bruit.
Les ombres se tournent
Synchronisées.
Silhouettes sans visage
Je voudrais pleurer
Elles flottent
Le long du sol.
L'une d'elle très proche
Me tend une main
Osseuse et blanche.
Je la saisis
Chaude
Elle apaise
Mes tremblements.
Elles sont en deuil

M'encerclent
Silence.
Plus personne

—

Je me réveille
Sans sursauter,
Déglutit, et me redresse
Je tâte mon pouls
Deux doigts fébriles
Je regarde les joggers
Les pollens
Déchaînés.
Un train passe,
Son bruit s’estompe
J’enfonce
Ma casquette
Secoue
Ma serviette.
Je rentre,
La peau irritée
Souillée par la nature.

Comme deux rivières

Les mères sans visages
Se penchent au dessus de moi

Tremblant de sueur
Dédoublement,
Comme deux rivières
Je détourne le regard
Enfant sans père

Le futur,
Facteur de forme
Cercueil enfer

Prisonnier
À l'intérieur
De leurs visages
Sans expressions.
Suffocant
Dans leurs entrailles,
Matrice rouge
Étranglement
Superstition

Les mères sans visage
Se penchent au dessus de moi
Et jalousement
Gardent le secret
Cachent le pourquoi

Mensonges
Et éternité

Mille-pattes et oiseau mort

I

Mille-pattes et oiseau mort
Les chevaux sur YouTube pendant des heures.
Toucher leur cou musclé à tout prix
Dans le sang
Et les cris.

Mango femme et nature migraineuse.
« Viens, on va chez l'homme,
C'est en haut. »
La lumière qui tue
Ça résonne,
C'est obtu.
Candice qui brûle
Nager méduse
Le sable énerve
La beauté lasse.
Comme un vêtement
Trop essoré.
Comme un humain
Trop éploré.

Heureusement il y a les reflets
Sur la piscine carrée.
Les lézards trop larges
Immobiles et hagards.

Mon ombre déambule
Dans un rêve trop petit pour moi.
Insectes assourdissants,

Les larves s'écartent
Quand je plonge mon doigt.
Dans le bassin,
Elles sont comme des aliens
Toutes connectées.
Je peux presque les entendre,
Insectes-vampires
Et frémissements.

Une buse noire et blanche déchire
Le ciel d'un bleu parfait
Mon âme flotte avec elle.
Un scarabé avance lentement
Noir mat.
Candice et Axelle
Enveloppées dans leurs serviettes,
Souriantes sous la chaleur blanche,
Discutant d'une vie meilleure
Enthousiasme et projections.
C'est juin.
On dirait des jouets, des figurines
Une collection.
Je vois presque le packaging
Les entourer.

La pompe de la piscine
Gargouille au loin.

Deux silhouettes sous un soleil
Qui fait semblant de décliner.
Les moustiques le sang,
Tout est ralenti
Et oublié.

Le jour le plus long
Qui finalement rétrécit,

À distance.
Circoncis
À l'ombre des cavités
Coupantes, grouillantes,
Des cloportes, et des fourmis.

Réalité augmentée
Ordonnances traduites.
J'ouvre les tiroirs, trouve de quoi faire
Un beau voyage.
Clonazépam Risperidone,
Cariprazine.

Le citronnier se prépare à inonder
Le jardin de vitamine.
L'oiseau mort s'est transformé
En squelette blanc, immaculé
En moins de 24 heures.
Ici rien n'a d'odeur
La nuit,
J'ai vraiment peur.

Un cavalier hautain me dévisage
Pendant que les flammes
Entretiennent ma peau hâlée.

II

J'ai vu tellement de seins nus
Que j'ai des vertiges,
Cauchemar, hypertension.
Il y a des bribes de phrases,
Des patterns de discussions.
Des rires et des soupirs.
Mouvements de cheveux,

Intonations.

Je rêve de vernis blanc mat.
Je déambule dans la maison
Trop basse, à côté de moi-même.
Je me cogne partout,
La baie vitrée m'éclate le crâne
Trahi par mon absence
De reflet,
Qui me confirme
Ce que je savais.

On veut me travestir mais je refuse.
J'essaie de faire de l'humour
J'oublie mes blagues.
Je tente de fixer des éléments inatteignables.
Tout vacille.
Les villages sont propres, parfaits,
Les routes sont lisses,
J'ai envie de poubelles renversées,
D'odeurs d'urines mixées
De maisons qui s'écroulent
De fluides qui s'écoulent.

Sur les murs des photos de ses filles
Avant-après.
Je décroche le vieux Alcatel
Pour écouter sa tonalité,
Et c'est comme un cœur qui bat
Qui me rassure
Isolé, mais proche de tout.
Reflets arcs-en-ciel,
Carreaux opaques.
Extérieur, invisible.

Je me laisse aller à me demander

Pourquoi,
Pourquoi tout le monde rêve d'ailleurs,
De différent.
Comme si la vie n'était qu'une quête
Vers autre chose.

III

Chatte écartée sur la plage.
Mi-provoc mi-relax,
Elle fixe tout le monde,
Un à un.
Squat complet et regard de défi.
Comme une expo à l'intérieur.
Chair nue vive, imposée.
Sombre comme une caverne.
Rouge comme implosée.

Une pétasse.
Nez aquilin sourcils épais,
Trémousse ses formes italiennes
Dans l'eau espagnole
Pendant que sa pote plus loin,
Oublie de la prendre en photo
Hypnotisée malgré-elle
Par ByteDance LTD.

Je m'endors dans le sable.
Encore écrasé de chaleur.
Tout est fade et magnifique.
Frustration et somnolence.
L'Espagne égout de la Grèce,
La chaleur
Le charme en moins.
Les locales ont des gros seins

Assez beaux
Mais pas de hanches, pas de cul pas d'âme
Juste rien

Rien que des taureaux
Et des chevaux fous.

licoeur.tumblr.com

@lior_dune

linktr.ee/kraaiboy

Front Cover: Around Ghent, Belgium – 2023
Summary: Nantes, France – 2025
Inside Back Cover: Kos, Greece – 2025
Back Cover: Petalidi, Greece – 2022

We just want to vanish.

No likes, no followers. Only echoes.